



HELENE DAMBERGER/POL

22 AOÛT > ROMAN France

En noir et blanc

L'héroïne pubère de *Clèves* devenue actrice à Hollywood reformule l'amour en couleurs. Une nouvelle métamorphose de Marie Darrieussecq.



Elle a vieilli, Solange. Et fait du chemin. On avait laissé l'héroïne du dernier roman de Marie Darrieussecq en pleine puberté à *Clèves*, son village du Pays basque, la voilà actrice à Hollywood.

On était dans la province française des années 1980, bienvenue vingt ans plus tard dans les collines de LA chez les beaux, riches et célèbres. L'ancienne ado curieuse et dessalée « est payée cinquante mille dollars les deux jours de tournage », boit du champagne chez « George », fréquente les stars les plus bankables du moment. C'est *Gala* avec de vrais acteurs mélangés à des faux, des filmographies imaginaires, une mythologie chic et toc. Dans une de ces fêtes en vue, Solange rencontre le magnétique et silencieux Koukouesso Nwokam. Elle est captivée dans l'instant par cet acteur et sa « gueule de Jedi impassible », habité par « la grande idée » de tourner au Congo une adaptation de

Au cœur des ténèbres de Conrad. Elle croit le film infaisable mais se verrait bien jouer la « Promise » qui attend Kurtz en vain dans une très courte scène à la fin du roman. Un rôle que le réalisateur ne semble pas vouloir lui proposer... Mais le roman est écrit à l'imparfait, le temps des romances révolues. « Aujourd'hui encore elle frotte ce souvenir contre sa mémoire et il en sort du chaud, du rouge. » Il faut beaucoup aimer les hommes, titre extrait d'une formule de Duras, raconte quelques mois d'une histoire d'amour et d'envoûtement : l'homme est obsédé par son film, la femme est obsédée par lui. Elle est française. Il est noir. Avec lui, elle découvre

la couleur. « Elle était blanche et elle ne le savait pas. » Elle ne connaît rien du Congo dont il lui parle quand elle voudrait qu'il l'embrasse après l'avoir laissée des jours sans nouvelles. Enjambant les océans, l'obsession court de Los Angeles à Paris jusqu'à la jungle congolaise.

Dans ce roman cinématographique, il y a le jeu tant prisé de la romancière sur les clichés, sur les stéréotypes – l'Afrique, Hollywood, les couples mixtes, le racisme... –, une nouvelle fois brassés, retournés, interrogés. Mais la formulation a changé : le parler direct de la Solange de *Clèves*, ses questions crues ont été remplacés par le vocabulaire plus chaste de l'intoxication amoureuse. Le corps est là bien sûr – il est toujours là dans les livres de Marie

Darrieussecq –, mais il est question de peau plus que de chair, de dépendance sentimentale plus que de sexe. Il reste dans cette amante trentenaire quelque chose d'un peu midinette, dans les questions qu'elle se pose et auxquelles l'amant, homme-fantôme impossible à saisir, ne répond jamais, tandis qu'elle « bataille avec les lieux communs ». Dans cette conception de l'amour comme ravissement, comme extase (elle se voit transpercée de rayons

comme la sainte Thérèse du Bernin), mais surtout comme attente, « elle l'avait tellement attendu qu'elle continuait à l'attendre ».

Le film se fera. Et le récit du tournage, épique, figure parmi les pages les plus intenses du livre, Darrieussecq lâchant les rênes de son inspiration-fleuve. Dix-sept ans après *Truismes*, elle s'impose spectaculairement comme la romancière de la métamorphose.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Dix-sept ans après Truismes, Marie Darrieussecq s'impose spectaculairement comme la romancière de la métamorphose.

Marie Darrieussecq
Il faut beaucoup aimer les hommes
P.O.L

TIRAGE : 20 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 260 P.
ISBN : 978-2-8180-1924-5
SORTIE : 22 AOÛT



Marie Darrieussecq

22 AOÛT > ROMAN France

Le cœur gras

Véronique Olmi installe une mère célibataire et son fils dans le huis clos d'un grand appartement parisien.



Enzo Popov, 12 ans, vit seul avec sa mère Liouba dans un grand appartement, dans le premier arrondissement de Paris. Ils ne sont pas chez eux : les riches propriétaires viennent et repartent, sans prévenir. Pendant leurs absences, la mère fait le ménage, achetant ainsi le droit d'être hébergée dans une chambre, partagée avec son fils, et de pouvoir le scolariser dans le « prestigieux » collège du quartier. Après l'histoire d'amour et d'adultère de *Nous étions faits pour être heureux* (Albin Michel, 2012), la dramaturge et romancière Veronique Olmi met en scène le couple formé par cette jeune femme « encore dans les 20 » et ce préado au « cœur gras », encombré d'un corps « en surpoids », qui ne connaît rien de son histoire. Deux exclus posés là, au passé plein de trous et à l'avenir chargé de menaces, qui grandissent dans une promiscuité aimante mais étouffante, isolés dans un monde qui ne leur fait aucune place. Le pire est le quotidien humiliant d'Enzo au collège, où il est le souffre-douleur de ses camarades, masse hostile à qui la romancière réserve sa charge la plus dure. « C'était le pays de l'ap-

prentissage et de la bêtise, des satisfactions de groupe, avec ses convictions faciles, ses amitiés de caste, de jeunes adolescents à la conscience endormie qui n'avaient pas envie de s'encombrer de remords... » La suite de l'histoire fournira une très violente illustration de ce constat.

Véronique Olmi s'attache au duo mère-fils, typant à l'extrême les personnages périphériques, « les autres » – « Patrons », enseignants, collégiens... Elle saisit la relation filiale à ce moment de passage où l'enfant prend conscience de sa puissance et où le pouvoir, la dépendance changent de camp. Et ils sont touchants dans leur tendresse maladroite, leurs douloureuses stratégies d'adaptation. Elle, surtout, en consciencieuse apprentie « bonne mère ». Sa fierté quand elle montre son fils endormi aux amants de passage qu'elle ramène le samedi, sur le matelas tiré dans le salon, après être allée danser. Le garçon, lui, fait vivre la nuit des fantômes qui prennent de plus en plus de place. Parce que fuir, s'absenter hors de soi et de cette « foutue réalité », apparaît comme le seul moyen de s'échapper du grand appartement.

V. R.

Véronique Olmi

La nuit en vérité

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-226-24969-2

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

La musique du hasard

Psychiatre, Emmanuel Venet imagine le destin contrarié d'un musicien pas toujours heureux en amour.



Depuis la parution de son premier livre, *Portrait du fleuve* (Gallimard, « Le chemin », 1991), Emmanuel Venet publie avec parcimonie. Ce psychiatre lyonnais revient à la rentrée chez Verdier où il a déjà signé deux titres : *Précis de médecine imaginaire* (2005) et *Ferdière, psychiatre d'Antonin Artaud* (2006). Court roman mélancolique et réaliste, *Rien* entrecroise deux parcours, deux époques.

Le narrateur et Agnès vivent sous le même toit, respirent le même air et fréquentent les mêmes proches. Mais ne sont-ils pas avant tout deux étrangers cheminant de concert ? Monsieur a invité madame pour célébrer le vingtième anniversaire de leur rencontre. Un voyage en amoureux, histoire, « de signifier [s]on désir de pacification et [s]a volonté de réparer ce qui peut l'être d'un lien érodé par si longtemps de vie commune ». Au Negresco de Nice, ils logent au deuxième étage. Dans la chambre 214 et non dans la 13. Celle où ont naguère séjourné, face à la mer, Jean-Germain Gaucher et Marthe Lambert. Des

« amants terribles », des « amants en bout de course ». Gaucher est un « compositeur de troisième ordre » auquel le narrateur a consacré, après sa thèse de doctorat, « un essai, un roman et l'appareil critique accompagnant ses écrits ». Ce musicien, qui n'a pas de notice Wikipédia, a été rond-de-cuir dans une société d'assurance le jour et violoniste du rang à la Philharmonie de Montparnasse le soir. Marthe, soprano, qui a épousé en secondes noces le fils d'un académicien, avait alors souhaité renouer avec lui, des années après leur rupture. Le lecteur découvre peu à peu un homme qui a fini « ruiné, meurtri par son fourvoiement conjugal, abandonné par une maîtresse qu'il a adulée et conscient d'avoir gâché son talent depuis sa jeunesse ». Un homme mort en 1924, dans l'escalier de son immeuble de la rue Bonaparte, écrasé par son demi-queue Pleyel...

Emmanuel Venet met à nu les illusions et les désillusions qui jalonnent l'existence, les mirages de l'amour et de la création, tout en s'interrogeant sur le couple. Romantiques, s'abstenir !

ALEXANDRE FILLON

Emmanuel Venet

Rien

VERDIER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-86432-727-1

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT >

PREMIER ROMAN France

Terre brûlée



Les Reynaud forment une famille de « deux enfants, plus les parents ». Soit Marthe, la narratrice, et son petit frère Léonce ; Andrée et Paul. Ils habitent à la campagne. Dans une ferme éloignée du village, où l'on fauche l'herbe et brosse les bêtes qui consolent. « J'écris notre histoire pour oublier que nous n'existons plus », dit Marthe au début de cette tragédie narrée en moins de cent pages. Impossible de cacher longtemps que le père n'a rien d'un tendre. Qu'il « frappe sans vergogne et désosse le visage de Maman ». Qu'il distribue claques et coups de martinet. « Chaque soir, je prie pour qu'il meure, dit aussi Marthe. Cependant, Maman répète C'est votre père et vous devez l'aimer »...

La jeune fille a 12 ans quand on la découvre, 20 quand on la quitte, la gorge nouée. Elle coud sur une machine Singer offerte par



Nicolas Clément

HELOISE JOUANARD/BUCHET-CHASTEL

Maman, se réfugie dans la lecture, rêve d'apprendre le grec, de suivre des études « pour être professeur de grenier et de livres anciens ». Un jour, c'est l'éclaircie avec l'apparition de Florent, un garçon que « chaque élan raconte », un espoir sur pieds qui arrive au village en moto et boit des bières en terrasse. Plus tard, il y aura un drame, un départ pour Baltimore où Marthe va traduire Eschyle, et d'autres drames encore...

De Nicolas Clément, l'auteur de *Sauf les fleurs*, son éditeur indique juste qu'il est né en 1970. Son premier roman incarné, qui paraît dans la collection « Qui vive » chez Buchet-Chastel, révèle un écrivain. Un débutant qui joue avec les mots et les émotions. En arrivant à évoquer des choses graves sans pathos et avec beaucoup de force et de poésie.

AL. F.

Nicolas Clément

Sauf les fleurs

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 9 EUROS ; 80 P.

ISBN : 978-2-283-02662-5

SORTIE : 22 AOÛT



5 SEPTEMBRE > ROMAN France

Du coq à l'âme

Dans un récit pétri d'absurde, **Gaëlle Obiégly** fait se croiser une antihéroïne reporter précaire avec mille vies minuscules.

Dans son nouveau roman, Gaëlle Obiégly a mis tous les noms propres en minuscules. Ainsi « las vegas », « zidane », « adam », « king kong », « dublin »... sont comme des noms communs, des choses qu'on saisit puis qu'on lâche, qui circulent... Seul, « Mon Prochain », cet Autre si loin si proche, et qui donne le titre à l'ouvrage, est affublé de majuscules. Il ou elle incarne quelqu'un dont la proximité n'empêche pas l'insondabilité, un peu comme ces amis Facebook jamais rencontrés dont on connaît le moindre goût ou le dernier caprice mais dont on ignore tout au fond. Mieux, on peut les approcher, les toucher, sortir avec, ça n'empêche, ils demeureront inconnus. L'héroïne d'Obiégly, reporter précaire et réceptionniste intérimaire, les rencontre au gré d'une itinérance qui la transporte du désert du Nevada à un zoo dublois en passant par le pavé parisien... Ses « Prochains », c'est l'altérité qui permet à la narratrice d'éprouver le réel : « *Ma vie se constitue par l'observation de celles des autres. J'existe dans le creux qu'ils me laissent. De la même manière que je glisse mon corps dans les vêtements dont ils ne veulent plus, j'emprunte des voies insignifiantes, méprisables, condamnables que dorénavant je choisis. Mon Prochain est un champ d'expérience.* »

Décor d'Amérique « aux odeurs de frites et de



Gaëlle Obiégly

CATHERINE HÉLIE/GALIMARD

barbe à papa », traversée des paysages désertiques de « l'extrême-occident », affaire d'ado qui fugue, et aussi de kidnapping... Le huitième livre de Gaëlle Obiégly débute à la manière d'un road novel plein de suspense. Mais ne s'attendre à aucune histoire, ou alors à une myriade d'histoires, d'anecdotes, de souvenirs, de vies rêvées... Foin de la fiction scénarisable ! L'auteure du *Vingt et un août* n'est pas du genre à vous ficeler une intrigue, elle n'aime rien de mieux que de vaguer d'un sujet à un autre, en explorant l'infra-mince qui sépare le non-sens de la raison :

« *Il est dans mon caractère de passer du coq à l'âne et ne pas poser les bonnes questions.* » Gaëlle Obiégly, c'est le parti pris des petites choses – la sensibilité qui se niche dans les détails, la cocasserie du quotidien. L'ironie chez elle est subtile, l'écriture n'est pas tant mordante que mordillante, et ses pensées « à haute voix », apparemment incongrues, vous tirent un sourire en coin.

Mon Prochain est une réflexion profonde sur le réel, à savoir soi-même et tout ce qui résiste autour. Gaëlle Obiégly discute de l'âge des animaux (« *Une souris vit vingt-cinq fois plus longtemps qu'une mouche...* »), raconte la fois où, à l'école, on lui a demandé de faire un arbre généalogique. Sous l'anodin récit se glissent de vraies questions sur le temps, vieillir, et forcément la mort. Elle évoque la disparition de son père à l'âge de 44 ans, le viol d'une camarade, le fait qu'elle n'ait pas eu d'enfant. Génération, sexualité, mortalité, tout est lié. Au cœur du livre, une interrogation sur son métier : pourquoi écrire plutôt que pas. La narratrice fait plusieurs fois référence à son amie « gaëlle » (sic), auteure qui ne vend pas. Normal, être écrivain n'est pas une profession, plutôt une manière de voir et d'être. Une manière de liberté, en somme. **SEAN J. ROSE**

Gaëlle Obiégly

Mon Prochain

VERTICALES

TIRAGE : NC

PRIX : 16,90 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-07-014233-0

SORTIE : 29 AOÛT



9 782070 142330

22 AOÛT > ROMAN France

Crimes et châtement

La fin de Raspoutine, racontée par l'un de ses assassins.



Longtemps avocat international spécialisé dans l'humanitaire, **Jean-Félix de La Ville Baugé** dirige depuis 2008, à Moscou, le journal et la maison d'édition franco-russes *Courrier de Russie*. L'une des raisons, sans doute, pour laquelle son troisième roman, *Dieu regardait ailleurs*, revisite l'un des épisodes les plus convulsifs de l'histoire de son pays d'adoption.

La fin du débauché Raspoutine, le 30 décembre 1916 à Petrograd (ex-Saint-Petersbourg), sous les coups de conjurés proches des cercles du pouvoir et accablés par l'influence néfaste, criminelle, que ce moine illuminé exerçait sur le tsar Nicolas II. Et plus encore sur la tsarine Alexandra, une femme profondément mystique et prête à tout pour défendre jusqu'au bout son favori, le seul qui parvenait à soulager Alexis, le tsarévitch hémophile, de ses souffrances, quitte à saigner le reste de la Russie en pleine guerre mondiale. Les principaux conjurés étaient des

aristocrates, le prince Félix Ioussoupov, le grand duc Dimitri Pavlovitch, le député Pourichkevitch, représentant à la douma de l'aile la plus extrémiste et antisémite, ou encore un autre grand duc, que le romancier appelle Wladimir Wladimirovitch, un neveu du tsar qui, réfugié à l'Ouest, a fait sa vie en France, puis en Suisse, où il est en train de mourir tuberculeux dans un sanatorium de Davos. C'est là qu'il dicte à Greta, sa garde-malade, ses souvenirs, entrecoupés de passages délirants.

Profondément réactionnaire, politiquement aveugle, professant pour le peuple un mépris total et atavique, farouchement antisémite, obsédé sexuel et ivrogne, Wladimir n'est pas un type très recommandable. Sa participation à l'élimination de Raspoutine n'était pas dictée par le sens de la patrie ou de l'intérêt général, mais plutôt par l'instinct de survie. Les conjurés avaient quand même compris que la « Sainte Russie » courait à la catastrophe et que la Révolution « juive » de Lénine risquait cette fois de triompher. Et de tout emporter sur son passage, tsar, princes et grands ducs. On sait ce qu'il advint : Wladimir et ses complices ont agi trop tard.

Après 1917, le narrateur, qui avait failli être désigné par Nicolas comme son successeur – mais Alexandra a refusé –, a passé un temps chez des Blancs, désunis, désorganisés, effrayants. Puis a fui à Paris, où il a retrouvé Ioussoupov, vécu à ses crochets, puis à ceux des Noailles qui lui ont présenté tout le gratin artistico-mondain de l'époque : Cocteau, Balthus ou Coco Chanel, avec qui il vivra une idylle, au Ritz ou à Biarritz, avant de suivre un temps Audrey, une actrice américaine, jusqu'à Palm Beach.

Cette destinée capricieuse et tragique d'un personnage pris dans la tourmente de l'histoire, comme il y en eut tant au siècle dernier, témoin et acteur malgré lui d'événements qui le dépassent, est racontée de manière brillante et subtile. En une alternance de passages narratifs et de dialogues où Wladimir brille surtout par ses silences. Excepté à la fin de sa vie. **JEAN-CLAUDE PERRIER**

Jean-Félix de La Ville Baugé

Dieu regardait ailleurs

PLON

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 290 P.

ISBN : 978-2-259-22168-9

SORTIE : 22 AOÛT



9 782259 221689

21 AOÛT > ROMAN France

Nouveau western

Des cow-boys, des Indiens, des chevaux, des colts et des bisons, la conquête de l'Ouest, des nuages sur la plaine. Dans *Faillir être flingué*, Céline Minard s'attaque à la diligence du récit de genre.



Un western. Et quoi encore ? Justement, si *Faillir être flingué*, le nouveau roman de Céline Minard, est l'une des plus intrigantes et stimulantes des propositions littéraires de ces derniers temps, c'est parce que, en plus d'être résolument fidèle à son programme de départ (un western, donc), il est aussi ouvert à toutes les occurrences créatives, tous les quant-à-soi de ses futurs lecteurs ? C'est un « work in progress » qui s'offre et se révèle tout en s'opacifiant. Bref, cette histoire d'Indiens et de cow-boys, c'est Guyotat qui tape la cassettes avec Buffalo Bill, Susan Sontag adaptée par John Ford... Ne nous y trompons pas, Céline Minard, plus maîtresse des illusions que jamais, est bien loin de ces petits malins postmodernes, éblouis par leur propre virtuosité jusqu'à en oublier leurs lecteurs. Elle fait le boulot. On le sait depuis *Olimpia* (Denoël, 2010) ou *Le dernier monde*



(Denoël, 2007), le récit de genre ne relève pas chez elle des figures imposées, mais est constitutif de son projet littéraire, de son rapport au monde (puisqu'il n'est que fictions, pourquoi se gêner ?) et au livre. C'est encore plus vrai ici, dans une fluidité narrative que l'on ne saurait appeler autrement que maîtrise... Ce serait donc, quelque part dans l'ouest, lorsque les horizons n'étaient pas encore perdus pour tout le monde, l'histoire d'une fille qui s'appelle Eau-qui-court-sur-la-plaine, une Indienne sans famille ni tribu, un peu guérisseuse, un peu chamane. Hasard ou nécessité, sa route va croiser celle d'autres personnages, tous comme en quête

d'un destin, d'une histoire, d'un chagrin, d'une résolution. Il y a des voleurs, des chevaux, des voleurs de chevaux, des chariots, une musicienne, deux frères, des espaces infinis et, de temps en temps, la mort qui vient faire un tour. Céline Minard mène son affaire avec une autorité qui force l'admiration. Elle est tour à tour peintre, géographe, géomètre et magicienne. En d'autres termes, romancière. Son livre réaffirme le primat en la matière de l'impureté, d'un métissage narratif. Bien sûr, l'Ouest c'est beaucoup plus que l'ouest. Ce monde qui bascule entre le nouveau et l'ancien, entre la rationalité et la croyance, ces longs voyages vers plus loin que nulle part, sont aussi la métaphore de l'art du roman. Joli travail. Joli travail aussi de la part des éditions Rivages « relookées » par leur nouveau propriétaires, Actes Sud, et dont le Céline Minard inaugure une collection de littérature française contemporaine. Il est des choix parfois qui résonnent comme des manifestes... OLIVIER MONY

Céline Minard
Faillir être flingué
RIVAGES
TIRAGE : 10 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 336 P.
ISBN : 978-2-7436-2583-2
SORTIE : 21 AOÛT
9 782743 625832

22 AOÛT > ROMAN France

Le Petit Père du goulag

Une reconstitution minutieuse et glaçante de Staline à la fin de sa vie, dans l'intimité.



Tyran sanguinaire est-il un job à plein temps ? Ou bien même un Joseph Staline, l'un des recordmens du XX^e siècle en termes de millions de morts (avec Mao et Hitler), peut-il être, dans sa privacité, un brave type ? Voici en quelque sorte la problématique du beau et glaçant roman de Jean-Daniel Baltassat, *Le divan de Staline*, reconstitution minutieuse, fondée sur une solide documentation, de l'intimité de son Excellence Généralissime vers la fin de sa vie.

Comment imaginer, en effet, que ce septuagénaire bedonnant qui soigne avec amour les rosiers de sa datcha sur les bords de la mer Noire, ou bien ce Petit Père (tranquille) des peuples qui, en congé au palais Likani, à Borjomi, dans sa Géorgie natale, savoure les petits plats locaux que lui prépare sa fidèle cuisinière, puis fume benoîtement l'une de ses pipes Dunhill – ca-deaux de Churchill, son camarade de Yalta – en regardant la neige tomber, était aussi l'une des pires brutes de l'histoire ?

En novembre 1950, donc, le tout-puissant Jossif Vissarionovitch, à qui il reste trois ans à vivre, part se reposer au palais Likani, l'une de ses ré-

sidences. Outre toute une smala de gardes, de collaborateurs préposés à sa sécurité, d'espions officiels et de mouchards parallèles, Staline a convié à l'accompagner Lidia Semionova, sa compagne, incarnation pour lui de « la femme », une ex de son mentor Lénine. Elle a 46 ans, du caractère, de l'habileté et quelques velléités d'indépendance. Elle finira d'ailleurs par partir. Autre invité, son protégé le jeune Danilov, peintre de talent, sulfureux juste ce qu'il faut pour un artiste, lequel est en train d'élaborer un projet ambitieux et inédit : édifier sur la place Rouge, juste en face du mausolée de Lénine, entre les deux tours du Goum, « un mur d'acier intégrant une quinzaine de fresques, [...] une arête vivante d'images », représentant « la longue vie de notre Guide au grand jour de l'Histoire ». Mais avant de réaliser son chef-d'œuvre, Danilov doit rassurer pleinement le Généralissime sur sa ferveur stalinienne, la pureté de son âme, son passé sans tache. Il subira donc un grand nombre d'interrogatoires, au terme desquels il se voit déjà adoubé. C'est compter sans la perversité de Staline qui, rapports à l'appui – que reproduit Baltassat dans son terrible chapitre 13 –, lui révèle que ses parents, un couple d'artistes eux aussi, font partie du million de déportés morts, en 1933, au goulag de l'île de Nazino, en Sibérie. L'épisode est célèbre, si l'on ose dire, à cause des nombreux cas de cannibalisme qui ont été relevés parmi les

prisonniers. Danilov en tire toutes les conséquences...

Quant au « monument d'éternité » à la gloire du tyran, il ne verra jamais le jour. C'est bien le seul aspect positif de cet épisode dramatique et navrant, réinventé et conté de façon méticuleuse et décalée par un écrivain discret et un peu mystérieux, dont c'est là le neuvième livre.

J.-C. P.

Jean-Daniel Baltassat
Le divan de Staline
LE SEUIL
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 312 P.
ISBN : 978-2-02-111670-0
SORTIE : 22 AOÛT
9 782021 116700

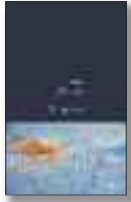
ERRATUM

Un certain nombre d'erreurs factuelles ont été relevées dans l'avant-critique que nous avons consacrée au livre d'Annie Cohen-Solal, *Une renaissance sartrienne* (à paraître chez Gallimard le 6 juin), dans LH 953 du 11.5.2013, p. 50. C'est au début de 1945 que Jean-Paul Sartre, qui avait passé la guerre prisonnier dans un stalag en Allemagne (1940-1941) puis à Paris, effectua son premier voyage aux États-Unis, au cours duquel il tomba amoureux de la journaliste française Dolorès Vanetti. Un voyage long de quatre mois, durant lequel il sillonne le pays, et écrit une cinquantaine d'articles pour *Le Figaro* et *Combat* et qui sera suivi de plusieurs autres. Nous prions l'auteur et nos lecteurs de nous excuser. J.-C. P.

21 AOÛT > PREMIER ROMAN France

L'espion qui m'aimait

Un tout jeune homme évoque son père disparu, entre amour et désamour.



Consacrer son premier livre à une histoire de famille, évocation du père, de la mère ou des deux, souvent en forme de règlement de comptes, est assez fréquent chez les primoromanciers. L'exercice doit les rassurer, il est pourtant redoutable :

comment renouveler le genre, être original sans agacer, trouver le ton juste, surfer entre la vérité factuelle et la fiction ? Le narrateur d'Ivan Macaux n'y parvient pas toujours, mais son roman, tout imparfait qu'il soit, est un cas fort intéressant.

En 2007, donc, le narrateur et son père décident de rentrer de vacances ensemble et en voiture – dans une Fiat Panda quinze ans d'âge qui n'a rien à envier à la Topolino, mythique, de Nicolas Bouvier – depuis leur maison du Var jusqu'à Paris. La Mamma, elle, grande bourgeoise à demi italienne et un peu cinglée est déjà *tornat'a casa*. Le retraité et l'étudiant vont donc avoir une semaine à vivre ensemble 24 heures sur 24, redoutable épreuve pour quelqu'un qui déclare en préambule : « *En vingt ans de vie commune, je n'ai jamais connu mon père* », mais aussi occasion unique, justement, de faire connaissance. Le volant est propice aux conversations, voire aux confidences.

Naturellement, entre deux ratiocinations plaintives ou intermèdes pas vraiment utiles sur ses « héros », le fils, jeune bourgeois du 16^e qui se sent déclassé, va raconter sa famille : son grand-père maternel breton qui fut jadis « *ministre chez De Gaulle* », sa grand-mère snobissime, Bonne Maman, maintenant dévastée par Alzheimer, ou encore sa Mar-



Ivan Macaux

raïne, la seule sympa et naturelle de la bande. Et puis son père, surtout, ce Babbo mystérieux qu'il dépeint à petites touches. Un fils de profs « *obsédé textuel* » qui a failli écrire lui-même, un colosse de deux mètres et 120 kilos qui tâta du rugby, un aventurier, espion, malfrat, qui a grenouillé un peu partout, en Afrique notamment, et qui serait en possession d'un magot caché. « *Où est l'or ?* » s'interroge sans cesse le narrateur, sans indulgence pour ce géniteur tourmenté, qu'il voit avec ses yeux d'aujourd'hui : un raté alcoolique, inutile, déchu.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le « *périphe* » buissonnier sera « *un échec* ». Pas de grande réconciliation. Lorsqu'il meurt à l'hôpital, deux semaines après leur retour, d'une cirrhose du foie, le Babbo est persuadé que son fils ne l'aimait pas.

Scène terrible que cette confidence de la Mamma, sur laquelle se clôt l'histoire.

Présenté par l'auteur-narrateur comme une « *biographie de contrebande* », son livre est à la fois attachant et horripilant : un *road novel* intello et cru, enlevé et émouvant, desservi parfois par ses passages en style faussement familier ou ses formules à l'emporte-pièce, du genre « *Il Babbo, ce pote de Jésus-Christ et de Johnnie Walker* ».

Né en 1984, Ivan Macaux est très jeune. On sent en lui une rage, et des potentialités. J.-C. P.

Ivan Macaux

Il Babbo

STOCK

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-234-07416-3

SORTIE : 21 AOÛT



9 782234 074163

21 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Comme on fait son lit

Une histoire rocambolesque, plus profonde qu'il n'y paraît.



Montpelliérain presque quadragénaire, Romain Puértolas a, semble-t-il, pas mal bourlingué, et pratiqué un peu tous les métiers : DJ, compositeur, professeur, steward ou magicien dans un cirque. Pas fakir, apparemment, même s'il en a les capacités : imagination, bagout, humour, habileté, et une belle empathie pour ses frères humains. Ce qui n'est pas le cas – tout du moins au début car il s'amendera au fil de ses mésaventures et ouvrira son cœur – de son héros, Ajatashatru Lavash Patel, un fakir indien et hindou du Rajasthan.

Patel, donc, est un escroc, qui est parvenu à emboîter ses concitoyens afin qu'ils lui financent un voyage express à Paris. Son but, rapporter de chez Ikea – chaîne de magasins dont il est question qu'il

s'en ouvre en Inde un jour, mais ce n'est pas encore fait – un lit à clous tout neuf et performant ! Pour tout viatique, il ne dispose que d'un faux billet de 100 euros. Arnaqué par Gustave Palourde, un chauffeur de taxi gitan qui le conduit à Evry, l'aigrefin découvre son paradis et s'y trouve si cosy qu'il décide d'y passer la nuit. Mais à cause d'une rumeur, il s'enferme dans une armoire, laquelle se voit embarquée vers l'Angleterre. C'est le début d'une série de tribulations toutes plus rocambolesques les unes que les autres, en Grande-Bretagne, à Barcelone, à Rome, à Tripoli, avec retour à Paris pour une happy end inattendue. Au passage, Patel, poursuivi par son Gitan vindicatif et sa famille, qui ont un cousin coiffeur à Rome et s'en vont bien sûr passer des vacances à Barcelone, rencontrera Marie Rivière, une gentille Française célibataire qu'il ne laisse pas indifférente, Wiraj le Soudanais et ses cinq compagnons d'infortune, immigrés clandestins un peu partout à travers la

passoire européenne, Sophie Morceaux, sa bonne fée, qui lui présentera Gérard François, le patron des éditions du Grabuge, qui offre 100 000 euros à Patel pour qu'il écrive le récit de ses aventures. C'est là qu'on se souvient que l'on nage en pure fiction, mais espérons pour Romain Puértolas, qui s'est institué le porte-plume de son fakir, que son éditeur a été aussi munificent. Son roman, en tout cas, est un petit bijou d'humour pince-sans-rire, un *road trip* farfelu, sans oublier une invite à la tolérance et à l'ouverture à l'Autre, une parabole un peu conte de fées, où tout le monde, *in fine*, se révèle sympa. Même Gustave Palourde. J.-C. P.

Romain Puértolas

L'extraordinaire voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire Ikea

LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 222 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-84263-776-7

SORTIE : 21 AOÛT



9 782842 637767

22 AOÛT > NOUVELLES Suisse

Zone sensible



Variété des passions est une installation de Jérémie Gindre. Invité par le musée d'Art contemporain genevois, le Mamco, il avait transformé l'une des écoles de la ville en véritable musée avec diorama et les pièces en autant de

« salle Camping », « salle Rêve », « salle Malchance », « salle Oiseaux »... « Variété des passions », c'est aussi le titre de la première histoire d'un recueil de nouvelles à paraître à l'Olivier. Entre art et écriture, son cœur balance. L'auteur-plasticien suisse, né en 1978, se tient dans une espèce de zone franche de la création, un espace périphérique, distancé, où c'est dans l'écart et le flottement que s'éprouve le réel. Les personnages d'*On a eu du mal* ne sont pas des héros, encore moins des anti-héros, ces héros en creux, perdants magnifiques, superbes dans leur échec... Non, Paul, Sven, Claude, François... n'ont de défauts que celui d'être un peu trop sensibles – en décalage constant avec leur environnement. Cela dit, pas une hyperesthésie qui vous produit un

Proust, juste un garçon embarrassé par sa mère qui se pique d'être « un peu télépathe » lorsqu'il la présente à son meilleur ami de camping (« Variété des passions »). Mélanie Gillioz,

collectionneuse de « pives » ou pommes de pin, dans « Et tout casser », a un surmoi atrophié. Cela n'en fait pas pour autant un monstre à la *American psycho* de Bret Easton Ellis, seulement une jeune femme sans retenue, passant d'un caprice à l'autre : parlant tout fort au cinéma, libérant le chien d'un agent de la sécurité, prête à mettre le feu. La mémoire et le fonctionnement du système nerveux intéressent l'auteur, comme son personnage qui se porte candidat pour des expériences à l'université d'été du Centre de recherche mnésique. Cet extra-ordinaire dans les plis du quotidien, la capacité de résilience à ce qui nous blesse, sont illustrés dans « l'anorak » où François est pris de court par une avalanche. Entre art et littérature, pourquoi choisir ? Gindre fait aussi très bien les installations écrites. S. J. R.



DN/LOUIER

Jérémie Gindre

On a eu du mal

L'OLIVIER

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-8236-0175-6

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Ecosse

Au cœur du monde

James Meek signe un roman radicalement différent du précédent mais tout aussi ambitieux.



James Meek a toujours fait preuve d'une riche palette. On se souvient que le natif de Londres a tour à tour été capable de situer un roman en Sibérie en 1919, comme il l'a fait dans *Un acte d'amour* (Métailié, 2007, repris en Points). Ou de mettre en scène un grand reporter de guerre dans *Nous commençons notre descente* (Métailié, 2008). Le revoici aux affaires avec un opus complexe et ambitieux, *Le cœur par effraction*.

Meek tisse sa toile à Londres, « immense forêt de brique rouge et de tuiles ». De nombreux personnages entrent ici en connexion. Ancien rocker qui a connu la gloire du temps où il était le chanteur de The Lazygods, Ritchie Shepard est désormais patron d'une société de production et responsable d'un programme télévisé à la mode, *Relooking d'ados*. Le quadragénaire, très doué pour gérer les crises, habite une maison dans l'Hampshire, payée trois millions de livres cash. Il est marié à Karin, qu'il n'a nulle envie de quitter, et père de deux enfants. Cela ne l'empêche pas d'avoir une liaison avec Louise,

15 ans, qui n'aime que ce qui est cher et le quitte bien vite pour sortir avec un footballeur espoir de l'équipe des Queen's Park Rangers.

Ritchie a une sœur cadette radicalement différente de lui. A 33 ans, Rebecca, dit Bec, est scientifique au Centre de contrôle des parasites. Elle a été demandée en mariage par Val Oatman, rédacteur en chef veuf, mais elle a décliné l'offre. Leur père, le capitaine des Forces spéciales Greg Shepard, n'est plus de ce monde. Autrefois, il a été fait prisonnier, puis a été torturé et exécuté en Irlande pour avoir refusé de donner un informateur.

Citons encore la présence d'Alex Comrie, ancien batteur, qui s'apprête à prendre la suite de son oncle à la tête du Bedford Institute. Un oncle, Harry, qui vingt-cinq ans plus tôt a découvert les propriétés des cellules expertes... Roman bouillonnant, toujours en mouvement, *Le cœur par effraction* sonde le monde actuel. Et nous éclaire sur les trahisons, les combats et les interrogations de personnages incarnés que l'on accompagne d'un bout à l'autre. AL. F.

James Meek

Le cœur par effraction

MÉTAILIÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE)

PAR DAVID FAUQUEMBERG

TIRAGE : 11 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 528 P.

ISBN : 978-2-86424-931-3

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Grande-Bretagne

Pakistan, année zéro

Avec son dernier roman, *Le jardin de l'aveugle*, Nadeem Aslam s'impose durablement dans le paysage littéraire britannique.



Avec *La cité des amants perdus* (Seuil, 2006) et surtout *La vaine attente* (Seuil, 2009), vertigineuse variation autour de l'agonie d'un pays, l'Afghanistan, l'Anglo-Pakistanaï Nadeem Aslam s'est durablement imposé comme l'un des auteurs phares de la nouvelle génération des romanciers britanniques en même temps qu'un fils spirituel acceptable pour Salman Rushdie ou Michael Ondaatje. *Le jardin de l'aveugle*, son quatrième ouvrage (le premier est en cours de traduction), s'inscrit, par son écriture, tout à la fois lyrique et onirique, autant que par son thème, dans cette même lignée.

L'aveugle du titre, c'est Rohan, un vieil homme qui perd peu à peu la vue, comme quelques années auparavant sa femme, dont il est désormais veuf, perdit la foi. Dans la petite ville pakistanaise où il réside, Rohan a fondé une école islamique, « L'esprit ardent », dont il a été chassé au profit des fondamentalistes. En ces jours qui suivent les attentats du 11 septembre 2001, il doit

aussi se résoudre à voir partir ses deux fils, Jeo, celui qu'il eut avec son épouse, et Mikal, qu'il a adopté après la disparition de ses parents communistes. Jeo et Mikal ont toujours tout partagé, jusqu'à l'amour d'une femme, Naheed, que le premier a épousée et que le second aime en secret. Au lendemain de la chute des tours jumelles, les deux quittent leur pays pour porter assistance aux populations des montagnes d'Afghanistan. C'est la guerre qui les attend, et bientôt le plus amer des retours au pays natal. Une guerre de chaque instant, absolue, qui embrase le ciel et les plaines, mais aussi les consciences, et sépare à jamais les enfants qui s'aiment.

On ne pourra pas faire reproche à Nadeem Aslam de manquer d'ambition. Ni de souffle. Son *Jardin de l'aveugle* commence comme un conte oriental, se poursuit comme un tableau de Goya et s'achève dans la sérénité paradoxale d'un paysage après la bataille. La fin du monde a déjà eu lieu. Elle a donné à Aslam une idée de roman.

O. M.

Nadeem Aslam

Le jardin de l'aveugle

SEUIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR CLAUDE ET JEAN DEMANUELLI

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 416 P.

ISBN : 978-2-02-108371-2

SORTIE : 22 AOÛT



29 AOÛT > ROMAN Australie

A la faveur d'Autumn

Découvert l'année dernière avec *Lovesong*, Alex Miller séduit plus encore avec *Autumn Laing*.



A la parution l'année dernière de *Lovesong*, Phébus présentait fort justement Alex Miller comme « le romancier par excellence du sentiment amoureux ». C'est une autre histoire lancinante de trio amoureux que l'on découvre aujourd'hui dans *Autumn Laing*.

La vieille femme décharnée qui prend la parole lorsque s'ouvre le livre a vu le jour en 1906. Gabrielle Louise Ballard a été rebaptisée Autumn par son oncle Mathew. Oncle qui lui a appris que tout le monde naît avec un don même s'il ne l'utilise pas. Voici une dame qui a toujours été indifférente au pourquoi des choses. « C'est ce qui arrive qui importe, et non pourquoi c'est arrivé », clame-t-elle.

Autumn se nourrit presque exclusivement de choux. Elle fume et boit trop, vit seule avec son



chat Sheridan, dit Sherry. Lorsqu'elle croise dans la rue Edith Black, elle ne peut s'empêcher de revenir en arrière. Décide d'écrire ses Mémoires et de parler de l'époque où elle avait 32 ans, la peau lisse et les cuisses nacrées. Quand elle était mariée avec Arthur, un avocat qui roulait en Pontiac et qui était son refuge. C'est Arthur qui lui a présenté l'homme qui a changé son existence. Le peintre Pat Donlon dont le Dieu était Rimbaud. Un artiste irlandais persuadé d'avoir de l'intuition, mais de manquer

de profondeur. Pat, lui, était marié avec Edith Black, artiste peintre poursuivant sa « noble quête de la tradition », alors qu'ils étaient « des opposés ». Le bougre n'avait rien trouvé de mieux que de vomir dans la cuisine d'Autumn le soir de leur première rencontre. On sait qu'il est mort en Angleterre en prononçant son nom...

A le lire, on ressent dans l'œuvre d'Alex Miller l'influence bénéfique du naturalisme français et notamment celle de Maupassant, le Maupassant fiévreux d'*Une vie*. L'Anglais émigré en Australie à l'âge de 16 ans parle ici de culpabilité et d'amour fou tout en s'interrogeant sur l'art et ses créateurs. Feutré, sensuel et habilement construit, *Autumn Laing* met en scène le bouleversant destin d'êtres à part, décalés, qui bataillent avec les émotions et leurs démons. AL F.

Alex Miller

Autumn Laing

PHÉBUS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)

PAR FRANÇOISE PERTAT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 432 P.

ISBN : 978-2-7529-0756-1

SORTIE : 29 AOÛT



9 782752 907561

23 AOÛT > BD France

I'm a lonesome gangster, and a long...

Manipulant à la fois les codes du western et ceux du polar le plus noir, Fabien Nury et Brûno livrent un album « hard boiled » dans le Texas des années 1950.



On n'est pas à Dallas, mais bien dans un univers impitoyable. Aux confins du Texas, Tyler Cross intercepte 17 kilos d'héroïne pure destinés à la Mafia. Mais le braquage tourne mal. Laissant neuf morts, dont sa propre coéquipière, près du Rio Bravo, à la frontière mexicaine, le gangster solitaire au sang très froid n'a d'autre issue que de partir à pied dans le désert, sa sulfureuse cargaison sur le dos. Direction Black Rock, un bourg perdu qu'un Goscinny aurait certainement, dans un album de *Lucky Luke*, marqué d'une pancarte à tête de mort : « *Etranger, passe ton chemin.* »

Car dans cette Amérique profonde des années 1950, à peine sortie des limbes de la conquête de l'Ouest, la démocratie et la justice ont des limites. A Black Rock, elles ne s'incarnent qu'en une seule personne. Tyranneau de province, Spencer Pragg contrôle les mines, le pétrole et les commerces de la ville, aidé de ses trois fils opportunément placés : William est maire, Lionel dirige la banque et Randy, le plus pervers, porte l'étoile de shérif. Seul le garagiste, Joe Bidwell, fait de la résistance. Mais sa fille s'apprête malgré lui à épouser William Pragg. Autant dire que, malgré tous ses efforts pour passer inaperçu, Tyler Cross aura bien du mal à s'extirper

de ce nid de vipères avec sa précieuse cargaison. Le duo, recomposé par Fabien Nury, connu pour les scénarios efficaces de *Je suis légion* (Humanoïdes associés), *WEST* (Dargaud) ou plus encore *Il était une fois en France* (Glénat), et Brûno, s'était déjà fait remarquer avec *Atar Gull* (Dargaud, 2011). Il navigue cette fois entre western et polar



américain pour en livrer une forme de quintessence, magnifiée par le dessin épuré de Brûno, ici à son meilleur et souligné par un travail très fin sur les couleurs. FABRICE PIAULT

de ce nid de vipères avec sa précieuse cargaison. Le duo, recomposé par Fabien Nury, connu pour les scénarios efficaces de *Je suis légion* (Humanoïdes associés), *WEST* (Dargaud) ou plus encore *Il était une fois en France* (Glénat), et Brûno, s'était déjà fait remarquer avec *Atar Gull* (Dargaud, 2011). Il navigue cette fois entre western et polar

Fabien Nury, Brûno

Tyler Cross

DARGAUD

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 21,95 EUROS ; 96 P. ; COUL.

ISBN : 978-2-205-07006-4

SORTIE : 23 AOÛT



9 782205 070064

5 SEPTEMBRE > ESSAI Allemagne

Extension du domaine de la mode

Quand Georg Simmel observait les coutures du social dans sa *Philosophie de la mode*.



La mode exprime autre chose qu'elle-même. Elle est révélatrice de phénomènes plus profonds. Aujourd'hui, une telle constatation semble banale. Ce n'était pas le cas lorsque Georg Simmel (1858-1918) la formula en 1905 dans cette *Philosophie de la mode*.

Pour cet inclassable penseur allemand, auteur d'une remarquable *Philosophie de l'argent* publiée en 1900 et traduite aux Puf en 1987, la tenue vestimentaire met aussi en évidence le tissu social.

« On peut faire défiler toute l'histoire de la société en retraçant le combat, le compromis et les conciliations – obtenues de longue lutte et aussitôt perdues – qui virent le jour entre la fusion avec le groupe social et le détachement individuel. »

Simmel explique la mode comme une imitation. Être à la mode, c'est quelque part ne plus avoir à choisir. Dans ce système de vases communicants, l'élite joue un rôle essentiel en changeant de style dès qu'il devient trop commun car la mode n'est plus mode quand elle devient l'usage de tous. Simmel ne s'intéresse pas aux contenus, mais aux contenants, c'est-à-dire aux individus. En cela, il s'agit bien autant de philosophie que de sociologie. « Si une société n'est pas structurée verticalement en classes, la mode s'y manifeste alors en s'emparant de la division horizontale. » Elle se



Georg Simmel

charge de relier et de distinguer. L'utilité n'est pas sa priorité, l'abscons n'est pas sa norme, mais l'extension de son domaine fait que « nous sommes conduits à porter des choses parfaitement hideuses, comme si c'était pour la mode une ma-

nière de faire preuve de son pouvoir ». Dans ce texte clair et élégant, d'une acuité toute contemporaine, le philosophe observe la notion d'envie comme une mise en relation avec les autres. Selon lui, le rythme de renouvellement des styles correspond à la vitesse de la société. Ces transformations rapides impliquent des produits moins chers et plus nombreux. D'où cette fièvre du changement à laquelle l'économie s'est particulièrement bien adaptée.

« La mode est visée par la majorité mais pratiquée par une seule fraction du groupe. » En l'occurrence, il s'agit de la classe moyenne. C'est elle qui impose à la vie sociale sa variabilité en suivant cette mode qui s'impose par le désir qu'elle suscite et « grandit même les personnes médiocres ». En cela, la démocratie est un terrain fertile puisqu'elle oscille entre intégration et singularisation.

Pour autant, la mode reste à la périphérie de la personnalité. Elle fait certes taire la pudeur de l'individu mais préserve sa liberté intérieure en abandonnant son apparence à la collectivité. « La mode n'a point à choisir entre l'être et le non-être, car elle est les deux à la fois. » C'est cet éphémère qui la rend perpétuelle. Sa caractéristique est d'être toujours ultime. On ne parle jamais de première, mais de dernière mode...

LAURENT LEMIRE

Georg Simmel

Philosophie de la mode

ALLIA

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ARTHUR LOCHMANN
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 6,20 EUROS ; 64 P.
ISBN : 978-2-84485-705-7
SORTIE : 5 SEPTEMBRE

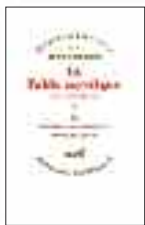


9 782844 857057

SEPTEMBRE > HISTOIRE France

Le retour de Certeau

Plus de trente ans après le premier volume, Luce Giard publie la suite de *La fable mystique*.



Il s'agit d'une œuvre miraculée, un livre qui n'aurait jamais dû voir le jour. On peut donc mesurer la tâche de Luce Giard pour l'avoir mené à terme. Il y a un peu plus de trente ans, en 1982, paraissait chez Gallimard le premier tome de *La fable mystique*, XVI^e-XVII^e siècle. Michel de Certeau (1925-1986) avait prévu une seconde partie qu'il n'aura pas le temps d'achever, fauché par le cancer.

Cet intellectuel singulier qui fut jésuite, historien, anthropologue et sémiologue, l'auteur d'ouvrages novateurs tels que *La culture au pluriel* (1974), *L'écriture de l'histoire* (1975) ou *L'invention du quotidien* (1980), avait confié à Luce Giard le soin de publier la suite, à partir des textes qu'il avait rédigés. C'est en se penchant sur l'iceberg des inédits de Michel de Certeau qu'elle constata combien la partie immergée était immense.

Après avoir pensé, classé, Luce Giard s'est approchée au plus près de ce qu'aurait pu être ce second tome de *La fable mystique*. Constitué de plusieurs articles déjà publiés, partiellement ou en totalité, on y retrouve bien l'esprit de l'œuvre qui aborde la mystique comme une « science expérimentale », une connaissance du monde avec ses codes et ses méthodes. Pour Michel de Certeau, il n'y a pas de mystiques sans les procès qui les révèlent. Ils sont des « voyants », à la manière de Rimbaud, qui transforment les figures en miroirs et élaborent une théologie de la place vide, celle que l'on garde pour le lecteur.

Comment appréhender ce phénomène du XVI^e et du XVII^e siècle avec les sciences sociales du XX^e siècle ? C'est tout l'enjeu de ce travail ambitieux sur un sujet fuyant qui s'échappe tout le temps sur la scène de ce théâtre de l'absence où Dieu ne se manifeste qu'en creux. Pour raconter cette fable mystique, l'auteur prend des cas particuliers comme Jean de la Croix et Nicolas de Cues. Il aborde aussi des personnages moins connus comme Jean-Joseph Surin, plus célèbre

pour sa folie intermittente que pour sa *Science expérimentale des choses de l'au-delà*, véritable discours de la méthode mystique où le corps devient une aventure spirituelle.

Avec un sens de la rigueur qui force l'admiration, ce grand esprit marginalisé par l'Université française nous invite, via les chansons, les poèmes et les textes à une grande chasse aux mystiques transmetteurs de foi. Michel de Certeau fut aussi un acteur marquant du doute qui s'empara des historiens dans les années 1970 à propos d'un territoire à redéfinir. Cette vigilance l'a conduit sur la voie de ces mystiques

qui savent que l'ignorance est le moteur de la connaissance. On trouve d'ailleurs dans ces articles retrouvés quantité d'interrogations sur le délicat travail de l'historien qui « effeuille en silence un paysage fragmentaire de résidus sociaux ». L. L.

Michel de Certeau

La fable mystique (XVI^e-XVII^e siècle), II

GALLIMARD

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 22,90 EUROS ; 400 P.
ISBN : 978-2-07-014139-5
SORTIE : SEPTEMBRE



9 782070 141395